

irréguliers que la maladie a fait naître. Qu'a le monde de comparable [à ces ineffables douceurs]? Mais s'il se vante de donner des joies, il n'ose pas même promettre de vous y donner du repos : c'est l'héritage des saints, c'est le partage des bienheureux; et c'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

Le repos éternel des bienheureux nous a été figuré dès l'origine du monde, lorsque Dieu ayant tiré du néant ses créatures, et les ayant arrangées dans une si belle ordonnance durant six jours, établit et sanctifia le jour du repos, dans lequel, comme dit la sainte Écriture, « il se reposa de tout son ouvrage ¹. » Vous savez assez, chrétiens, que Dieu, qui fait tout sans peine par sa volonté, n'a pas besoin de se délasser de son travail; et vous n'ignorez pas non plus, qu'en consacrant ce jour de repos, il n'a pas laissé depuis d'agir sans cesse. « Mon Père, dit le Fils de Dieu, agit sans relâche ². » Et s'il cessait un moment de soutenir l'univers par la force de sa puissance, le soleil s'égarerait de sa route, la mer forcerait toutes ses bornes, la terre branlerait sur son axe; en un mot toute la nature serait en un moment replongée, je ne dis pas dans l'ancien chaos, mais dans une perte totale et dans le non être. Quand donc il a plu à Dieu de sanctifier le septième jour, et d'y établir son repos, il a voulu nous faire comprendre, qu'après la continuelle action par laquelle il développe tout l'ordre des siècles, il a désigné un dernier jour, qui est le jour immuable de l'éternité, dans lequel il se reposera avec ses élus : disons mieux, que ses élus se reposeront éternellement en lui-même. Tel est le sabbat mystérieux, tel est le « jour de repos qui est réservé au peuple de Dieu, » selon la doctrine de l'Apôtre : *Itaque relinquatur sabbatismus populo Dei*, dit la savante Épître aux Hébreux ³.

Le fondement de ce repos des prédestinés, c'est que l'éternité leur est assurée. Car, mes frères, l'Éternel médite des choses éternelles; et tout l'ordre de ses conseils, par diverses révolutions et par divers changements, se doit enfin terminer à un état immuable. C'est pourquoi après ces jours de fatigue, après ces jours de l'ancien Adam, jours pénibles, jours laborieux, jours de gémissement et de pénitence, où nous devons subsister et gagner le pain de vie par nos sueurs, nous serons conduits à la « cité sainte que Dieu, dit le même apôtre, nous a préparée ⁴, et où le Saint-Esprit nous assure que nous nous reposerons à jamais « de toutes nos peines ⁵. »

¹ Gen. II, 2.

² Joan. II, 2.

³ Hebr. IV, 9. — ⁴ Ibid. XI, 16. — ⁵ Ap. XIV, 13.

C'est en vue de l'éternité de cette cité triomphante, que saint Paul l'appelle une « cité ferme » et qui a un fondement : « *fundamenta habentem civitatem* ¹. Nul fondement sur la terre. Nous pensons nous reposer; et cependant le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. Fixez un peu vos yeux, et vous verrez tout en mouvement autour de vous. Est-ce donc que tout tourne, ou bien si nous-mêmes nous tournons? Tout tourne, et nous tournons tout ensemble, parce que la figure de ce monde passe. Et si nous ne sentons pas toujours cette violente agitation, c'est que nous sommes emportés avec tout le reste par une même rapidité. Où est donc la solidité et la consistance? En vous, ô sainte Sion, cité éternelle « dont Dieu est l'architecte et « le fondateur : » *cujus artifex et conditor Deus* ². En vous est la consistance; parce que sa main souveraine est votre soutien immuable, et sa puissance invincible votre inébranlable fondement.

« Efforçons-nous donc, dit le saint apôtre, « d'entrer dans ce repos éternel ³. » Qui de nous ne désire pas le repos? Et celui qui agit dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui navigue sur les mers, et celui qui négocie sur la terre, et celui qui sert dans les armées, et celui qui s'intrigue et s'empresse dans les cours; tous aspirent de loin à quelque repos : mais nous le voulons honnête, mais surtout nous le voulons assuré.

S'il est ainsi, chrétiens, ne le cherchez pas sur la terre. « Levez-vous, marchez sans relâche, » dit le prophète Michée, parce qu'il n'y a point « ici de repos pour vous : » *Surgite et ite, quia non habetis hic requiem* ⁴. Entrez un peu avec moi en raisonnement sur cette matière importante : ou plutôt entrez-y avec vous-mêmes; et pendant que je parlerai, consultez votre expérience. Je laisse les grandes paroles, j'abandonne les grands mouvements de l'art oratoire, pour peser avec vous les choses froidement et de sens rassis.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de violentes agitations qui nous troublent ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge; et sans cela, chrétiens, nous sommes trop exposés aux attaques de la fortune pour pouvoir trouver du repos. Par exemple, vous vivez ici dans la cour; et sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que la vie vous y semble douce; mais certes vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous osiez vous fier tout à fait à cette bonace. Et c'est

¹ Hebr. XI, 10.

² Ibid.

³ Ibid. IV, 11.

⁴ Mich. II, 10.

pourquoi je ne vois point d'homme sensé qui ne se destine un lieu de retraite, qu'il regarde de loin comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort, et si loin que vous étendiez votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries. Vous penserez vous être muni d'un côté, la ruine viendra de l'autre. Vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice fondra tout à coup par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut qui renversera tout de fond en comble. Je veux dire simplement et sans figure, que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, enfants, amis, dignités, emplois, qui non-seulement ne puisse manquer, mais encore ne puisse nous tourner en une amertume infinie; et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions encore besoin qu'on nous prouvât cette vérité. Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car sans doute, mes frères, vous n'avez point parmi vos titres de sauvegarde contre la fortune : vous n'avez ni de privilèges, ni d'exemptions contre les communes faiblesses. Faisons donc qu'il arrive que l'espérance de votre fortune, que votre bonheur, vos établissements soient troublés, renversés par quelque disgrâce imprévue, votre famille désolée par quelque mort désastreuse, votre santé ruinée par quelque cruelle maladie; si vous n'avez quelque lieu d'abri où vous vous mettiez à couvert, vous essuieriez tout du long la fureur des vents et de la tempête. Mais où trouverez-vous cet abri? Jetez les yeux de tous côtés; le déluge a inondé toute la terre; les maux en couvrent toute la surface; et vous ne trouverez pas même où mettre le pied. Il faut chercher donc le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes sur laquelle la fortune n'avait aucun droit; notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager dans les biens du monde; et par là nous l'avons soumis, comme tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents ! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis, quand le corps est découvert, de cacher la tête : nous dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons toute au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon

que démêlant du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi ! ne voyez-vous pas ce navire qui éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue ? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil; alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre : et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité et dans le tumulte de l'océan. Ainsi, dit le saint apôtre : « Jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme comme d'une ancre ferme et assurée : » *Quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam* ¹. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide elle servira de fondement assuré à votre vaisseau, jusqu'à ce qu'il arrive au port.

Mais, messieurs, pour espérer il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours. Donnez-moi la foi, et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. Eh quoi ! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous ? Quoi ! tout meurt, tout est enterré ? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus ? Je le vois bien, votre esprit est infatué de tant de belles sentences, écrites si éloquentement en prose et en vers, qu'un Montaigne, je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu ? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes ? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens brutaux et les sensuels qui aient connu droitement les devoirs de l'homme ? Plûtôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui conséquemment est

¹ Hebr. VI, 19.

semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement des plus hauts principes? Et donc! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance. Périront toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de Dieu soit immortel comme lui. Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus: voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse: mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira; le Tout-Puissant a ses règles qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans ligatures, que vos blessures invétérées n'ont été « frottées d'aucun baume: » *Vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*¹. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire: que ses conseils soient votre huile: que la grâce du sacrement soit un baume benin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité; allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam;

¹ Is. I, 6

mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

SIRE, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et je lui serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples: mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux, toujours attaché à la religion, et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde, et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils, et le Saint-Esprit.

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS¹.

Les désirs des natures intelligentes pour la félicité. Leurs erreurs à cet égard. Où se trouve la véritable félicité; en quoi elle consiste, quels sont les moyens pour y parvenir; quelle est la voie qui y conduit.

Ut sit Deus omnia in omnibus.

Dieu sera tout en tous. I. Cor. xv, 28.

Le Roi-prophète fait une demande dans le psaume trente-troisième, à laquelle vous jugerez avec moi qu'il est aisé de répondre. « Qui est l'homme qui désire la vie et souhaite de voir des « jours heureux? » *Quis est homo qui vult vitam, diligit dies videre bonos*²? A cela toute la nature, si elle était animée, répondrait d'une même voix, que toutes les créatures voudraient être heureuses. Mais surtout les natures intelligentes n'ont de volonté ni de désir que pour leur félicité; et si je vous demande aujourd'hui si vous voulez être heureux, quoique vos bouches se taisent j'entendrai le cri secret de vos cœurs qui me diront, d'un commun accord, que sans doute vous le désirez, et ne désirez autre chose. Il est vrai que les hommes se représentent la félicité sous des formes différentes: les uns la recherchent et la poursuivent sous le nom de plaisir, d'autres sous celui d'abondance et de richesses, d'autres sous celui de repos, ou de liberté, ou de gloire; d'autres sous celui de vertu. Mais enfin tous la recher-

¹ Ce sermon est imparfait. Il manque plusieurs feuillets dans l'original; nous mettons des points, qui avertissent des lacunes qui s'y trouvent. (*Edit. de Déforis.*)

² Ps. XXXIII, 12.

chent, et le Barbare et le Grec, et les nations sauvages et les nations polies et civilisées, et celui qui se repose dans sa maison, et celui qui travaille à la campagne, et celui qui traverse les mers, et celui qui demeure sur la terre. Nous voulons tous être heureux, et il n'y a rien en nous ni de plus intime ni de plus fort, ni de plus naturel que ce désir.

Ajoutons-y, s'il vous plaît, messieurs, qu'il n'y a rien aussi de plus raisonnable. Car qu'y a-t-il de meilleur que de souhaiter le bien, c'est-à-dire la félicité? Vous donc, ô mortels qui la recherchez, vous recherchez une bonne chose; prenez garde seulement que vous ne la recherchiez où elle n'est pas. Vous la cherchez sur la terre, et ce n'est pas là qu'elle est établie, ni que l'on trouve ces jours heureux dont nous a parlé le divin Psalmiste. En effet, ces beaux jours, ces jours heureux, ou les hommes toujours inquiets les imaginent du temps de leurs pères, ou ils les espèrent pour leurs descendants; jamais ils ne pensent les avoir trouvés, ou les goûter pour eux-mêmes. Vanité, erreur et inquiétude de l'esprit humain! Mais peut-être que nos neveux regretteront la félicité de nos jours avec la même erreur qui nous fait regretter le temps de nos devanciers: et je veux dire en un mot, messieurs que nous pouvons ou imaginer des jours heureux, ou les espérer, ou les feindre; mais que nous ne pouvons jamais les posséder sur la terre.

Songez, ô enfants d'Adam, au paradis de délices, d'où vous avez été bannis par votre désobéissance: là se passaient les jours heureux. Mais songez, ô enfants de Jésus-Christ, à ce nouveau paradis dont son sang nous a ouvert le passage: c'est là que vous verrez les beaux jours. Ce sont ici les jours de misères, les jours de sueurs et de travaux, les jours de gémissements et de pénitence, auxquels nous pouvons appliquer ces paroles du prophète Isaïe: *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt*¹: « Mon peuple, ceux qui te disent heureux, t'abusent et « renversent toute ta conduite. » Et encore: « Ceux qui font croire à ce peuple qu'il est heureux, sont des trompeurs; et ceux dont on vous « vante la félicité sont précipités dans l'erreur: » *Et erunt qui beatificant populum istum seducetes et qui beatificantur, precipitati*².

Donc, mes frères, où se trouve la félicité et la véritable vie, sinon dans la terre des vivants? Qui sont les hommes heureux, sinon ceux qui sont avec Dieu, dont nous célébrons aujourd'hui la fête? Ceux-là voient de beaux jours, parce que Dieu est la lumière qui les éclaire. Ceux-là vivent dans l'abondance, parce que Dieu est le

trésor qui les enrichit. Ceux-là enfin sont heureux, parce que Dieu est le bien qui le contente, et que lui seul est tout à tous selon les paroles de mon texte, *omnia in omnibus*.

Saint Augustin explique ces mots de l'Apôtre par une excellente paraphrase: *Commune spectaculum erit omnibus Deus, commune gaudium erit omnibus Deus, communis pax erit omnibus Deus*³: « Dieu, dit-il, tiendra lieu de tout « aux bienheureux; il sera leur commun spectacle, ils le verront; il sera leur commune joie, « ils en jouiront; il sera leur paix, ils le posséderont à jamais sans inquiétude et sans trouble. » De sorte qu'ils seront véritablement heureux, parce qu'ils auront dans cette vision le plus noble exercice de leur esprit, dans cette jouissance la joie parfaite de leur cœur, dans cette paix l'affermissement immuable de leur repos. C'est ce que nous a dit saint Augustin.... Écoutez l'apôtre saint Jean: *Dilectissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus*⁴: « Mes bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu, « et ce que nous devons être un jour ne paraît « pas encore » Ainsi ce n'est pas le temps d'en discourir. « Tout ce que nous savons, c'est que « quand notre gloire paraîtra, nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel qu'il « est: » *Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est*. Comme un nuage que le soleil perce de ses rayons devient tout lumineux, tout éclatant, vous y voyez un or, un brillant; ainsi notre âme exposée à Dieu, à mesure qu'elle le pénètre, elle en est aussi pénétrée, et nous devenons dieux en regardant attentivement la Divinité: *Deus diis unitus*, dit saint Grégoire de Nazianze⁵; un Dieu uni à des dieux. *Videbitur Deus deorum in Sion*⁶: « Le Dieu des dieux sera vu en Sion. » Dieu, mais Dieu des dieux, parce qu'il les fera des dieux par la claire vue de sa face. »⁵ Lors-

¹ *Enar. in Psal. LXXXIV, n° 10, t. IV, col. 897.*

² I. Joan. III, 8.

³ *Orat. XXI, t. I, p. 374. Epist. LXIII, t. I, p. 820.*

⁴ *Psal. LXXXIII, 7.*

⁵ *Fortis acies mentis et vegeta, cum multa vera et incommutabilia certa ratione conspexerit, dirigit se in ipsam veritatem qua cuncta monstrantur, eique inhærens tanquam oblitiscitur cætera, et in illa simul omnibus fruatur.... De toto mundo ad se conversis, qui diligunt eam, omnibus proxima est, omnibus sempiterna: nullo loco est, nusquam deest: foris admonet, intus docet; cernentes se commutat omnes in melius, à nullo in deterius commutatur: nullus de illa judicat, nullus sine illa judicat bene.... Mentes nostræ aliquando eam plus vident, aliquando minus, et ex hoc fatentur se esse mutabiles; cum illa in se manens nec proficiat cum plus à nobis videtur, nec deficiat cum minus, sed integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate.****

⁶ *S. Aug. de Lib. Arb. lib. II, n° 56, t. I, col. 601.*

^{**} *Ibid. n° 37.*

^{***} *Ibid. n° 54, col. 600.*

¹ Is. III, 12.

² *Ibid. IX, 16.*